

Cyrille P. Coutansais

LA (RE)LOCALISATION DU MONDE

Préface de Pascal Lamy

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Sommaire

Préface , par Pascal Lamy	9
Introduction	13

PARTIE I CRÉPUSCULE

L'échéance démographique	23
Ressources : un monde fini	29
Le réchauffement climatique et ses risques	41
Une pollution et des déchets... durables	49

PARTIE II UN NOUVEAU MONDE : *MADE IN LOCAL*

Industrie : l'effet local du numérique	65
Énergie : la fée électricité	87
Quand le local devient un nouvel eldorado de ressources	109
Le nouveau monde	145

PARTIE III LES MAÎTRES DU JEU

Les maîtres des ressources	173
Les maîtres des flux	205
Les maîtres de la puissance	229

Conclusion	261
En guise de bibliographie	265
Liste des infographies	267
Notes	271

Introduction

Made in local... De la production industrielle à celle de l'énergie, des ressources en matières premières à l'alimentation, c'est une nouvelle ère qui s'ouvre devant nous, celle du *made in local*. Rupture d'ampleur si l'on songe qu'il y a un peu plus de dix ans, Suzanne Berger nous avait remarquablement décrit le *made in monde*¹, cette « économie du lego » dans laquelle les fabricants achetaient sur étagère, et dans le monde entier, les différentes pièces, composants, de leurs produits, pour les faire assembler dans « l'atelier du monde » chinois avant de les écouler auprès de l'ensemble des consommateurs du globe.

C'est d'ailleurs ainsi, « globalisation », que l'on avait nommé cette dynamique, terme qui, à dire vrai, reflétait mal les mouvements profonds de l'économie en laissant croire qu'il ne s'agissait que de délocalisation d'usines dans les pays à bas coûts quand c'est l'ensemble de la chaîne productive, la fameuse chaîne de valeur, qui s'éparpillait façon puzzle aux quatre coins du monde. Une poupée Barbie par exemple voit son corps en vinyle venir de Taïwan, ses cheveux, en nylon et sa peinture des États-Unis, le tout prenant la direction de la Chine pour y être assemblé, peint, l'Empire du Milieu ne fabriquant en propre que les vêtements. Ce terme de globalisation donnait en outre le sentiment que nous vivions une rupture alors que ce mouvement venait de loin, s'inscrivait dans le temps long, remontant au moins aux « Grandes découvertes ».

L'ère globale a pris en effet naissance dans cette petite trentaine d'années qui ont littéralement changé la face du monde, ou du moins, l'idée que s'en faisaient les hommes. 1492 : Christophe Colomb touche l'Amérique ; 1498 : Vasco de Gama atteint les rivages de l'Inde après avoir franchi le cap de Bonne Espérance ; 1522 : les restes de l'expédition Magellan bouclent leur tour du monde. En quasiment une génération, Portugais et Espagnols relient les continents entre eux, ouvrant la première phase de la globalisation, celle des tout premiers échanges véritablement mondiaux dont le meilleur symbole est sans doute le fameux « galion de Manille » qui lie Asie, Amérique et Europe. Ces échanges, et

cela est essentiel pour la suite, ne vont pas simplement se limiter aux matières premières ou aux produits exotiques mais s'étendre aussi aux savoirs comme aux savoir-faire. Les Européens, grâce à leur maîtrise des mers, leur rôle d'intermédiaire obligé entre les continents, les civilisations, vont pouvoir s'immerger dans les connaissances, techniques ou pratiques chinoises, arabes comme indiennes, les synthétiser et il est bien possible que cette sorte « d'encyclopédie des connaissances du monde » à la tête de laquelle ils vont se retrouver ait été à la base de la révolution industrielle.

Révolution industrielle qui ouvre une nouvelle ère, celle de la civilisation du carbone, base de la deuxième phase de la globalisation. Ses deux piliers, le télégraphe et le transport à vapeur – ferroviaire comme maritime – vont permettre une circulation de l'information et des marchandises maîtrisée – c'en est fini des courriers qui s'égarèrent et des navires soumis aux caprices d'Éole –, à l'origine d'une intensification des échanges commerciaux. L'horizon du négoce international ne se limite plus aux produits de luxe – épices, canne à sucre, café ou encore cacao – mais s'étend au contraire aux produits du quotidien. La fraise de Plougastel se retrouve sur les étals de Covent Garden, la Ford T dans une bonne partie du monde puis viendra l'électroménager, les ordinateurs...

C'est dans les années 1990 que s'épanouit la troisième phase de la globalisation, celle dont nous voyons l'essoufflement aujourd'hui. La chute du mur de Berlin, de l'URSS et de ses satellites, s'accompagne d'une ouverture de la Chine au commerce international et surtout de la possibilité d'y produire. À cette nouvelle donne s'ajoutent trois révolutions : celles du conteneur, du câble en fibre optique et d'internet, « trois bonnes fées » qui vont donner naissance à l'économie du lego. Né au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le conteneur va en effet permettre une massification des échanges. Si l'*Ideal-X*, tout premier navire porte-conteneurs de l'histoire pouvait porter, en 1956, 58 de ces boîtes multimodales, le *CMA-CGM Jacques Saade* en embarque aujourd'hui 23 000, soit l'équivalent d'un train de plusieurs centaines de kilomètres de long. Et ce, pour un tarif défiant toute concurrence : expédier un conteneur du Havre à Shanghai, soit 8 700 kilomètres, se fait au même prix qu'un transport par camion entre Le Havre et Paris, soit 200 kilomètres. Avec l'ouverture à l'économie de marché de la plupart des États du monde, les volumes expédiés par la mer explosent : en 2000, selon la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (CNUCED), les ports conteneurisés mondiaux étaient à l'origine d'un trafic de 225 294 millions d'équivalents vingt pieds (EVP), dix-sept ans plus tard, nous en sommes à 752 714 millions, plus du triple. 90 %

des échanges internationaux – 80 % en valeur – passent aujourd’hui par la mer.

Mais au fond, rien n’aurait fondamentalement changé, hormis sans doute une nouvelle intensification des échanges, si deux sortes de réseaux – l’un virtuel, l’autre physique – n’avaient vu le jour à l’orée de ces mêmes années 1990. Si internet est né à la fin des années 1960, il n’était, à vrai dire, qu’un simple réseau de circulation d’informations, de données, d’un intérêt limité tant qu’il ne disposait pas du « véhicule » capable de les relier entre elles. C’est ce que va apporter Tim Berners-Lee en 1989 avec son Word Wide Web – le fameux www – soit l’invention du lien hypertexte. Encore fallait-il bâtir l’autoroute nécessaire à ce véhicule et c’est ici que l’apparition du câble en fibre optique – qui vient remplacer son vénérable prédécesseur en cuivre – change la donne. Dans sa version sous-marine, il assure aujourd’hui 90 % des communications intercontinentales, son déploiement à terre comme en mer, se poursuivant sur un rythme toujours aussi soutenu. Sans lui, pas d’internet, pas d’échanges numériques et par conséquent aucun moyen, via divers logiciels – de GPAO, etc. – d’organiser, de structurer, de contrôler la production à distance.

Mais si l’économie du lego est née de ces révolutions, du mouvement de numérisation du monde, le paradoxe réside dans le fait que ces mêmes éléments sont à l’origine de sa fin. En trente ans, comme au temps des « Grandes découvertes », le monde s’est en effet transformé. Radicalement. Une génération a été formée aux nouveaux usages nés de cette révolution, faisant naître un consommateur beaucoup moins enclin à différer la satisfaction de ses désirs : on voit le produit sur son écran, on le commande en un clic ou un pouce et on s’attend à le recevoir le jour même, au pire dans la semaine. C’est pour conserver ce consommateur d’un genre nouveau, impatient et zappeur, que les industriels tendent à localiser leur production au plus près de ses désirs. Ils y inclinent d’autant plus que la numérisation gagne désormais leur outil de production, transformant la vieille organisation fordiste des usines au point de pouvoir fabriquer à la demande et même de relocaliser.

Et puis, et ce n’est pas un des moindres paradoxes de ce mouvement de globalisation, le consommateur veut désormais du local, du « fait à proximité ». Comme si ce vaste monde qu’il avait parcouru à distance d’abord – via la télévision par satellite puis internet – *de visu* ensuite – via les voyages à bas coûts ou l’expatriation – n’avait abouti qu’au désir de se ré-enraciner. Comme si la confrontation à l’altérité n’avait entraîné qu’un désir identitaire. Le besoin de se rassurer face aux grands tressaillements du monde n’y est sans doute pas étranger, tout comme la préoccupation

environnementale et les divers scandales – notamment sanitaires – qui émaillent le grand jeu de l'économie du lego. Car, et c'est ainsi que nous débiterons notre livre, si ce modèle atteint son crépuscule, c'est aussi qu'il a son revers. Facteur incontestable d'une élévation du niveau de vie dans le monde, il est aussi à l'origine d'un modèle de développement intenable dans la durée. Ponctionnant trop de ressources, émettant trop de gaz à effet de serre, disséminant trop de pollutions, il n'est pas en mesure d'assurer un *occidental way of life* généralisé à l'ensemble de l'humanité dans des conditions soutenables pour la planète. Et ceci d'autant plus que cette humanité, composée de 7,7 milliards d'individus de nos jours, devrait atteindre les 11 milliards à son pic, en 2100.

Le *made in local*, comme nous le verrons dans un deuxième temps, semble en mesure de relever le défi. Moins consommateur de ressources – en recourant à des matières premières recyclées ou en optimisant leur consommation via l'écologie industrielle –, se basant sur des énergies moins carbonées, de plus en plus renouvelables, il délaisse peu à peu la production à l'aveugle, pour une production à la demande et localisée au plus près des grands bassins de consommation.

Dans cette gigantesque redistribution des cartes, le jeu est ouvert : de nouveaux acteurs peuvent ramasser la mise, des puissances bien installées y perdre leurs dernières illusions... ou inversement. Car ne nous y trompons pas : la fin de l'économie du lego n'annonce pas la fin de l'histoire. Demain comme aujourd'hui ou hier, les rêves de puissance, la quête de monopoles, d'oligopoles parfois, le grand jeu capitaliste en somme est toujours à l'ordre du jour. Mais c'est pour l'ensemble des acteurs que les dés roulent de nouveau, ce qui, là encore, est une vraie nouveauté. Car la globalisation, et singulièrement sa troisième phase, s'est caractérisée par un épanouissement puis une surpuissance du capitalisme au détriment de l'économie de marché, des États et, notamment dans les pays développés, du travail. Ce capitalisme – et je reprends ici la lumineuse tripartition de Fernand Braudel entre capitalisme, économie de marché et économie informelle² – a su, de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, la fameuse *Vereenigde Oostindische Compagnie* (VOC), aux GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft) en passant par les grands trusts de la révolution industrielle, capter, préempter, s'arroger les circuits, hubs, ressources indispensables à la bonne marche du monde au point de lui donner son tempo.

Sauf que là aussi les temps changent. Les États en premier lieu ont commencé à siffler la fin de partie, que ce soit dans un cadre national – la Russie de Vladimir Poutine est née aussi d'une volonté de mettre fin au

libéralisme débridé, à la toute-puissance des oligarques tandis que la Chine de Xi Jinping peine à masquer ses préférences pour les entreprises d'État – ou multilatéral – il suffit ici d'observer les règles adoptées dans le cadre de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) pour traquer fraude ou optimisation fiscales. L'économie de marché, de son côté, a su trouver les ressorts pour rééquilibrer le rapport de forces. Soit sur le mode « disruptif », des start-up inventant ou réinventant un secteur à l'image d'un Amazon ou d'un Aliexpress dans le domaine de la distribution, soit par le biais d'un regroupement de sous-traitants, l'équipementier se trouvant alors en mesure de parler d'égal à égal à son donneur d'ordre à l'instar, dans le domaine aéronautique, d'United Technologies aux États-Unis face à Boeing ou de l'ensemble Safran-Zodiac en Europe. Si le travail semble de son côté plus en retrait, on voit se dessiner des regroupements, mouvements de revendications qui, avec le *made in local*, ne pourront que prendre de l'ampleur. Bref, si le cadre change, le grand jeu de la compétition économique, celui des nations est plus que jamais d'actualité. Un jeu plus ouvert, aux acteurs plus nombreux mais portés par un même rêve : en devenir le maître, compter, écrire l'histoire de ce monde à venir.

PARTIE I

CRÉPUSCULE

Si l'on se replace aux prémices de la globalisation, par exemple à l'instant où Christophe Colomb débarque à San Salvador, on ne peut qu'être saisi d'un vertige en comparant notre époque et la sienne. Ces hommes nous sont proches et en même temps totalement étrangers tant leur cadre de vie, leurs schémas mentaux, leurs préoccupations nous sont hermétiques. La révolution industrielle, née de la globalisation, a occasionné une rupture aussi profonde, si ce n'est plus, que celle induite par la révolution néolithique et le passage d'une humanité constituée majoritairement de chasseurs-cueilleurs à une humanité de sédentaires. André Malraux résumait ce fossé dans ses *Anti-mémoires* en expliquant que Napoléon aurait eu beaucoup plus de facilités à échanger avec Ramsès II – malgré leur plus de deux millénaires d'écart – qu'avec nous – alors que deux « petits » siècles seulement nous séparent – du fait de leur appartenance à des civilisations infiniment plus proches dans leurs structures matérielles – majoritairement agricoles – ou mentales que de la nôtre.

Et pour cause : avec l'entrée dans « l'âge du carbone » – marqueur majeur de la révolution industrielle – s'est opéré le passage d'une civilisation de la rareté à une civilisation de l'abondance. Abondance à tous niveaux : de biens, de connaissances, de soins, de distractions, etc. Et une abondance accessible au plus grand nombre quand, jusqu'alors, seule une petite élite pouvait se préoccuper du savoir, de la création sous toutes ses formes, sans avoir à se soucier du lendemain.

Car c'est *demain* qui a, pendant des millions d'années, été le seul horizon de l'essentiel de l'humanité. Demain qui suppose de trouver une fois encore de quoi se nourrir, de quoi satisfaire ses besoins primaires et demain aussi car l'espérance de vie moyenne se limite pendant des millénaires à 20-25 ans. L'enjeu est de survivre quand, avec la révolution industrielle, il devient de vivre, de se projeter, de s'imaginer dans dix, vingt ou trente ans.

L'entrée dans l'âge du carbone a tout changé en permettant le machinisme, la mécanisation à grande échelle et, au final, des capacités

de production démultipliées dans tous les secteurs de l'économie. En témoigne peut-être plus qu'un long discours le rythme de sortie de la voiture emblématique de cette civilisation de l'abondance, la Ford T : il fallait 12h30 pour en assembler une en 1908, et... 93 minutes en 1914. Les effets de cette révolution vont peu à peu se diffuser, la troisième phase de la globalisation permettant de toucher la quasi-totalité de la population mondiale. Si l'on s'attache au bilan d'ensemble, on ne peut qu'être impressionné par l'amélioration généralisée des conditions de vie, la Banque Mondiale¹ soulignant, parmi de nombreux autres indicateurs, que la mortalité infantile a été réduite de moitié depuis 1990 et que si 12,7 % de la population mondiale vit encore avec 1,90 dollar ou moins par jour, cette proportion était de 44 % en 1981.

Dans d'autres domaines aussi, les effets de l'abondance, de la prospérité semblent se diffuser, certains auteurs – le regretté Michel Serres au premier chef – soulignant ainsi qu'une grande partie de l'humanité vit depuis plus de 70 ans, et la fin du second conflit mondial, une période de paix exceptionnelle. Le psychologue Steven Pinker² estime même que c'est la violence dans son ensemble qui recule partout dans le monde.

Et tout cela est vrai. La civilisation du carbone a produit en effet un monde globalement plus riche, moins violent, plus agréable à vivre mais qui atteint aujourd'hui ses limites, faute de pouvoir résoudre une quadrature du cercle composée de la croissance démographique, la sur-exploitation des ressources, les pollutions et enfin les émissions de gaz à effet de serre. Autant d'éléments qui expliquent que nous vivions son crépuscule.